

MATIS , LES HOMMES JAGUARS

Récit de tournage d'un film. Amazonie brésilienne, an 2000

I

Cette histoire débute dans un désert, plus exactement un bush. Un labyrinthe de buissons épineux disséminés sur une terre ocre et caillouteuse. Ca et là, des arbustes, baobabs miniatures aux troncs obèses dont les fleurs roses, lumineuses, égayent la monotonie poussiéreuse de ce désert à l'horizon encombré. Je suis venu dans la vallée de l'Omo pour le tournage d'un film documentaire sur l'ethnie Karo. La rivière Omo serpente dans cette savane semi désertique à l'ombre d'une forêt galerie aux arbres centenaires. Les Karos ont installé leurs cultures de sorgho sur ses rives escarpées, fertilisées par des crues régulières. Les Karos ne se plaignent pas ils ont de quoi manger. Dans la région la famine est endémique. Des Murcis, dont les femmes portent un large plateau rond d'argile enserré dans la lèvre inférieure, des Amars et d'autres groupes d'hommes de tribus voisines, viennent louer leurs services en échange de nourriture. Les Karos ont su conserver des relations de bon voisinage avec toutes les ethnies qui les entourent.

Dans le grand rift africain, berceau de l'humanité, démarre la grande aventure des singes qui se dressent sur leur pattes arrières et marchent si loin, qu'on les retrouve, transformés et tous semblables, quelques centaines de milliers d'années plus tard en Europe, en Asie, jusque sur l'île de Pâques au beau milieu de l'océan Pacifique et au fin fond de la forêt amazonienne. Dans ce désordre démesuré que seule sait fabriquer la nature, le climat et la forme des continents de notre planète n'ont cessés de changer suivant notre lente évolution d'australopithèque vers homo sapiens ; du singe bipède jusqu'à nous. Pour passer sur le continent américain, nos ancêtres ont pris leur temps en effectuant de nombreuses tentatives. Nous sommes cinquante milles ans avant notre ère, les premiers hommes sont des chasseurs, ils explorent le monde, le parcourent en tous sens pour suivre les animaux. Pendant les longues périodes glaciaires, des hommes de Cro-Magnon seraient venus, depuis la Méditerranée vers les vastes taïgas d'Asie ils auraient empruntés, les pieds au sec, un passage qui existait, un isthme étroit à l'extrême nord du continent américain et de l'Asie, aujourd'hui le Détroit de Béring. Les outils retrouvés sur les plus vieux sites archéologiques d'Amérique sont identiques à ceux retrouvés en France et en Espagne et datés de la même

époque. Des scientifiques se demandent même si Cro-Magnon n'aurait pas atteint la côte ouest du continent américain en marchant sur la banquise qui pétrifiait l'Océan Atlantique, poursuivant le gibier et pêchant dans des trous d'eau creusés dans la glace. Des tribus qui peuplaient l'Asie ont traversé par le Détroit de Bering, beaucoup plus nombreux ils y étaient poussés par les mêmes raisons. L'homme était un nomade qui se déplaçait sans cesse, un chasseur dont la survie dépendait de l'abondance du gibier et dont le territoire n'avait pas de limite. De l'autre côté du globe, des habitants des îles du Pacifique naviguaient vers l'Île de Pâques et peuplaient la Basse Californie. La génétique nous montre que les hommes venus d'Asie ont fini par dominer. En Amérique comme sur toutes les terres occupées par l'homme, les premiers américains ont bâti des civilisations grandioses. Dans l'actuel Mexique, avant l'arrivée des espagnols, les aztèques écrivaient, combinant les idéogrammes, les sons et les images figuratives sur de longues bandes de papier. D'autres hommes gravirent les montagnes puis dévalèrent les pentes de la Cordillère des Andes pour aller se perdre dans les forêts humides du bassin amazonien.

Lorsque Stéphane me parle pour la première fois de son projet d'aller rencontrer les Matis, un groupe d'amérindiens d'Amazonie, nous sommes sur la rive de la rivière Omo, le point de départ de la grande marche qui mènera l'homme, de l'Afrique en passant par la Sibérie, aux riches marécages de la jungle amazonienne. Stéphane est producteur de films documentaires. Son prochain film se tournera chez les Matis qui vivent dans la vallée du Javari aux confins du Brésil, du Pérou et de la Colombie. Un immense territoire réservé aux amérindiens, interdit au reste du monde. Deux jours et une nuit, 550 kilomètres de navigation sur le rio Javari pour rejoindre le village des Matis depuis Laetitia Tabatinga, une ville perdue dans l'océan vert brésilien.

A quelques semaines du départ de l'expédition, l'équipe est maintenant entièrement constituée. Nous serons six. Stéphane Peyron notre producteur, Gonzalo Arijon réalisateur, Denis Gautier ingénieur du son et moi-même comme cameraman. Nicolas Reynart est photographe et grand spécialiste des reportages en Amazonie. Enfin Philippe Erikson, un ethnologue qui travaille depuis plusieurs années sur le peuple Matis. Il a souvent partagé leur vie et a vécu dans leurs villages. Philippe parle leur langue, il sera notre interprète, notre guide dans l'univers et le savoir vivre Matis.

Stéphane Peyron est un de nos personnages principaux, notre fil conducteur. C'est lui l'auteur du concept de cette émission grand public. Présent et filmé dans chaque

séquence, il est l'aventurier que de nombreux téléspectateurs rêveraient d'être un jour. Nous découvrirons les Matis à travers son regard, son questionnement et la connivence qu'il partagera avec ce peuple connu du monde occidental depuis à peine vingt ans. Stéphane fait partie de cette famille de navigateurs dont les exploits font les délices des journalistes sportifs. Ses frères Bruno et Loïck accumulent les records sur les océans à bord de voiliers aux dimensions impressionnantes. Stéphane fut lui un pionnier de la planche à voile, le premier homme à traverser la Manche sur cette embarcation précaire. Depuis plusieurs années déjà il a mis à profit sa notoriété et son carnet d'adresses pour convaincre un grand média français, Canal +, de financer une série documentaire dédiée à la nature et à cette autre humanité que nous comprenons si mal. La rencontre de Stéphane avec les hommes jaguars de la vallée du Javari sera un épisode de la série. Gonzalo Arijon est le réalisateur, il est sud américain, d'Uruguay, un pays de pampa qui possède une frontière avec le Brésil. Il connaît bien les pays qui composent cette région et parle couramment le portugais et l'espagnol. Je l'ai rencontré un mois avant notre départ sur une terrasse de café parisien au pied du métro aérien du boulevard de Grenelle. Au soleil, profitant du printemps parisien, cernés par le bruit du trafic routier, nous discutons sur un ton détendu de la manière dont il envisage le tournage de son film. Brun, plutôt petit, il possède la nonchalance propre à désamorcer toutes les inquiétudes que nous pourrions formuler. Gonzalo a souvent travaillé sur des documentaires produits par Stéphane, comme réalisateur mais également comme cameraman. Il connaît donc bien mon métier et m'explique qu'il n'a absolument pas l'intention d'empiéter sur mes responsabilités. Au contraire, les Matis vont être très difficile à gérer. Le tournage doit être bouclé en vingt six jours, voyage compris. *« Je pars pour le Brésil après demain, trois semaine avant votre départ. J'ai besoin de faire un repérage sérieux. C'est le photographe Nicolas Reynart qui a proposé ce projet à Stéphane. Il vient avec nous, il connaît très bien l'Amazonie et a déjà fait un voyage dans la vallée du Javari. Il a suivi un Matis à New-York, lors d'une tribune sur les peuples indigènes organisée par l'ONU. Il s'appelle Bini, il parle un peu le portugais, il est le seul de son peuple à désirer sortir de la forêt, les autres ont plutôt peur des brésiliens coupeurs de bois : les madeiros, qui sont furieux contre l'interdiction de pénétrer la vallée du Javari. Il y a quelques petites villes le long du Javari entre Tabatinga et l'entrée de la réserve. C'est une région très pauvre qui vit*

exclusivement des ressources de la forêt, là-bas les indiens et leur réserve inviolable sont perçus comme des gêneurs incultes voir même comme des ennemis. Surtout en ce moment, les élections approchent et plusieurs candidats promettent la liberté de s'établir pour tous les brésiliens sur le territoire de la réserve. J'aimerais que nous puissions filmer Bini et son frère Bina dans la ville. Je ne suis pas certain qu'ils acceptent de nous retrouver à Tabatinga, pour eux ça pourrait être assez dangereux... On verra ! Il n'y a pas que des brésiliens hostiles, les indiens fascinent aussi beaucoup. Il y a au Brésil un ministère puissant qui défend les intérêts des indiens avec quelques succès : La FUNAI. Ce sont eux qui contrôlent la réserve et nos autorisations de tournage. Pour la FUNAI la vallée est un endroit très sensible. Il y a deux ans, ils ont repéré là bas un groupe d'indien qui n'aurait jamais été contacté par notre civilisation. Ils veulent absolument les protéger contre les éventuelles exactions des madeiros qui s'infiltrèrent clandestinement dans la réserve. Leur politique est d'éviter tous contacts avec ces groupes et de les laisser vivre comme bon leur semble sur leur immense territoire, sans jamais soupçonner l'existence d'un autre monde hors de la forêt tropicale. Leurs cultures seraient considérées comme trésors de l'humanité en quelque sorte ! » Gonzalo me parle d'un autre film qu'il aimerait faire après celui-ci. Il est en relation avec Sydney Posuelo un grand ponte de la FUNAI . C'est lui qui a initié cette politique à l'égard de ces indiens non-contactés comme il les nomme. Sydney Posuelo organise fréquemment des expéditions à la recherche de traces laissées par ces fantômes de la forêt. L'Amazonie est immense, grande comme huit fois la France, c'est la région la moins peuplée de notre planète, cent cinquante milles indigènes, une paille. Les hommes là-bas sont bien cachés, quelques aiguilles dans une grange à foin. Tous n'ont pas eu de contact avec notre monde, à l'abri sous la canopée certains perpétuent leurs existences de chasseurs cultivateurs nomades dans l'ignorance notre société de la vitesse. Une culture multimillénaire, un modèle de vie qui fut le nôtre il n'y a pas si longtemps lorsque Cro-Magnon notre ancêtre dominait les forêts européennes. Notre société a accéléré la cadence depuis l'édification des premières grandes cités du moyen orient et des prémices de l'écriture. C'était il y a cinq milles ans, peu de chose comparé à l'histoire de l'humanité. Des hommes comme ces amérindiens isolés ont continué leur évolution en parallèle dans un environnement si différent du nôtre. A bord d'un petit avion de tourisme, Sydney Posuelo survole la jungle primaire. Il espère voir apparaître au

détour de l'infinie monotonie de la multitude des arbres, une clairière qui trahirait le passage d'un groupe humain. Les hommes ici construisent un village pour une durée de quelques mois à quelques années. Quand ils ont fait le vide autour d'eux, qu'ils doivent marcher toujours plus loin pour ramener un phacochère ou un singe hurleur, ils abandonnent leur maloka, leur grande case collective, pour déménager vers un lieu plus propice à la chasse. Ces hommes perçoivent la forêt comme un territoire sans limite, nous les voyons nous, au mieux comme une poche de résistance aux méfaits du capitalisme et du consumérisme sauvages, au pire comme une engeance, une bande de gêneur qu'il faut supprimer. Les habitants de la forêt ont besoin d'un espace énorme pour survivre alors que nous vivons bien plus nombreux entassés dans nos villes près de nos champs de nos vaches et de nos usines. Aux confins de leur pays la pression démographique est très forte sur les chasseurs cultivateurs d'Amazonie. Sydney Posuelo est décidé à protéger ces hommes qui ne soupçonnent rien du drame qui les menace, il ne veut pas réitérer les erreurs du passé. Il les trouvera avant qu'ils ne croisent la route d'un groupe de brésiliens travailleurs clandestins de ces zones protégées. Ce genre de rencontre peut vite dégénérer en conflits. L'histoire de la conquête du Brésil et de sa région est sanglante, le rapport de force a toujours été au désavantage des amérindiens. Dans la Vallée du Javari, but de notre expédition, l'équipe de Sydney Posuelo a repéré un petit groupe d'indiens isolé dans la région aval du cours de l'Itui, un affluent du Javari. Cette zone n'est pas très éloignée des frontières de la réserve, venant des petites villes de Benjamin Constant et Atalaia do Norte, à quelques dizaines de kilomètres, les incursions des madeiros y sont nombreuses et les dégâts causés par une rencontre fortuite pourraient être irréparables. Les Matis connaissent l'existence de ces indiens insaisissables, ils les appellent les Korubos. Au détour d'une course dans la forêt des chasseurs des deux ethnies se sont trouvés, ils ont pu échanger quelques paroles puisqu'ils parlent une langue qui possède une racine commune. Sur les indications des Matis, Sydney Posuelo a pu organiser des expéditions dont le but étaient de prendre contact avec les Korubos. Lui et son équipe de traceurs de jungle aguerris ont passé plusieurs semaines en totale immersion au fond de l'océan vert, à pied, dans les marais et dans les jungles inextricables où l'humidité ronge inexorablement tous vos rêves de confort. Après plusieurs mois d'effort ils ont découvert un village Korubo déserté. L'approche sera longue et difficile. Dans un premier temps les agents de la FUNAI ont déposé des cadeaux dans différents lieux

supposés fréquentés par le groupe, en espérant que les Korubos finissent par tomber sur un de ces dépôts et accepter les machettes et la viande séchée. « *Au dernières nouvelles on en est là !* » continu Gonzalo. « *Mais tous ça est une autre histoire, pas si éloigné de la nôtre puisque nous devons forcément traverser le territoire des Korubos avant d'arriver au village des Matis. Et puis l'histoire des Matis c'est un peu celle de leurs cousins Korubo. Cela fait à peine vingt ans que les Matis sont connus du reste du monde, en l'espace de quelques années, après leur premier contact avec les blancs ils ont failli disparaître de la surface de la terre. Ce n'est pas des machettes et des fusils qui les ont massacrés mais un engrenage bien plus insidieux et dangereux : le virus de la grippe, un véritable génocide ! La grippe n'avait jamais pénétré jusque là et elle a fait sur les Matis, le même effet que la peste au moyen âge en Europe. La maladie a décimé la population en l'espace de cinq ans. Maintenant ça va mieux, les survivants ont du développer des défenses et puis ils sont soignés ; leur santé est surveillée par des infirmiers de la FUNAI qui naviguent périodiquement sur le rio Itui.* » On appelle les Matis les hommes jaguars. Ce n'est pas un surnom usurpé. Armés de leur sarbacanes, les plus longues de toute l'Amazonie connu, ils se déplacent dans la forêt comme des félins et poussent la ressemblance jusqu'à porter de chaque cotés de leur nez, plantée dans les narines, une petite moustache de chat confectionnée avec de fines épines. Je quitte Gonzalo avec des images plein la tête. Rendez vous est pris dans un mois à Tabatinga. Gonzalo aura passé quelques temps dans le village Matis en compagnie de Philippe Erikson, notre ethnologue, qui doit l'introduire et le guider auprès des hommes jaguars. Ils nous rejoindrons avec les deux frères Matis, Bini et Bina, dans cette ville de pionniers située sur la frontière entre le Brésil et la Colombie. Bini a déjà visité le monde extérieur, invité par des Organisations Non Gouvernementales à témoigner des difficultés de son peuple à survivre et à résister aux pressions de notre société du XXIème siècle. Son frère Bina, lui, n'a jamais quitté la forêt. Gonzalo espère le convaincre de venir jusque là pour filmer ses réactions et son questionnement face à cet univers inconnu. La chose ne sera pas facile. Les Matis se méfient de ces coupeurs de bois, les madeiros, avec lesquels ils ont eu des relations pénibles quelques années auparavant. Ils ne seront pas les bienvenus en ville, beaucoup d'habitants de la région les considèrent comme des inutiles s'accaparant pour eux seuls un immense territoire qui devrait leur revenir et dont ils aimeraient pouvoir exploiter les richesses. Se

débarrasser de ces indigènes importuns, voilà le rêve formulé par des milliers de ces brésiliens piaffant aux abords de la forêt inviolée. Poussés par la pauvreté, encouragés par leurs élites politiques, quelques grands propriétaires et certaines compagnie industrielles, ils désignent les amérindiens comme bouc-émissaires et les jugent coupables d'être un frein à leur volonté légitime de développement. Un schéma bien rodé, qui a déjà provoqué la mort de millions d'hommes au cours de l'histoire des civilisations lancées dans la conquête de nouvelles terres. D'un côté une population misérable, aiguillonnée par la faim et la promesse d'un jardin d'éden à portée de main et de l'autre des peuples en osmose avec leurs environnements dont les cultures, si elles disparaissent, seront à jamais oubliés et dont les membres iront grossir les rangs des bidonvilles du pays.

Il me reste un mois pour préparer mon voyage et m'enquérir des difficultés techniques que nous réservent un tournage sous ces latitudes. La chaîne de télévision qui diffuse le film nous offre un budget confortable. Nous pourrions travailler avec le meilleur de la technologie vidéo numérique du moment. Notre équipement de prise de vue est doublé pour faire face aux aléas des pannes toujours possibles. Nous serons loin de tous magasins de pièces détachées électroniques, notre producteur a fait un choix. Mieux vaut payer et emmener avec nous une caméra de secours avec tous ses accessoires, plutôt que d'immobiliser le tournage pendant deux semaines si la moindre panne sérieuse survient. Sous ces latitudes notre équipement sera soumis à rude épreuve ; Les forêts humides d'Amazonie sont... très humides ! Le départ de l'expédition est prévu pour le mois de juin 2000, quand la saison des pluies n'est pas encore terminée, les averses seront quotidiennes et notre matériel risque d'en souffrir. Il faut absolument mettre au point un système afin de protéger et de sécher nos caméras, nos microphones, nos cassettes vidéo et nos appareils les plus sensibles. En tournage à l'extérieur, même protégées de la pluie par des housses spécialement conçues par les constructeurs, la condensation et l'humidité ambiante peuvent à elles seules suffir à gripper le mécanisme et l'électronique ultrasophistiqués de nos machines. Au chaud enfermé dans une enveloppe de plastique la buée s'accumule, se transforme en eau et crée des courts-circuits si on la laisse s'installer. J'en ai déjà fait l'expérience lors d'un film précédent, à Tokyo l'été pendant la saison des typhons. Ironie du sort, le caméscope de marque japonaise n'avait pas supporté. Les conditions climatiques devaient être assez similaires à celles qui m'attendaient dans les forêts humides d'Amérique du sud, pensais-je. Je n'avais pas

envie de réitérer l'expérience dans un lieu si isolé du monde moderne. J'emmènerais avec moi deux bidons étanches de taille suffisante. Mon idée est d'enfermer chaque fois que je le pourrais nos caméras dans leurs bidons avec cinq cent grammes de sel de silicate. Le sel absorberait l'humidité accumulée sur les circuits, et nos appareils en ressortiraient tout à fait secs. Nous emballons le reste de notre équipement dans des valises étanches. Nous allons remonter le cours du Javari puis celui de l'Itui où vivent les Matis, un voyage de deux jours et deux nuits sur de longues pirogues étroites. Au mois de juin le niveau des eaux sera plutôt bas, un accident de navigation est toujours possible sur ces rivières encombrées de troncs d'arbres et de toutes sortes d'épaves naturelles affleurant la surface. La suite des événements nous apprendra que toutes ces précautions étaient indispensables.

Je rencontre Denis la veille du départ, pour la mise en caisse finale de notre équipement vidéo. Denis assurera la prise de son. Nous serons pendant le mois qui va suivre deux compagnons inséparables, liés toute la journée par le fil de sa mixette audio ou par les ondes HF de son émetteur. Nous devons former un vrai couple, uni par un but commun : ramener de ce voyage des images avec un son synchrone et intelligible. Une tâche qui nécessite une vraie complicité, il faut laisser l'autre assez libre pour exprimer sa créativité mais garder à l'esprit que l'image sans le son n'est rien. Sur un travail comme celui-là, les difficultés techniques sont nombreuses et le temps dont nous disposons pour les résoudre est compté. Heureusement Denis s'avérera un compagnon plus qu'agréable, il me sortira plusieurs fois de situations périlleuses.

II

Sao Paulo, Brésil. Première étape de notre voyage vers l'inconnu. L'accueil des douaniers brésiliens n'est pas des plus chaleureux. Un grand escogriffe à la moustache fournie, au regard suspicieux sous une casquette de travers, nous fait comprendre que notre valise de médicaments ne rentrera pas sur le territoire brésilien. Nous tentons de lui expliquer qu'il ne peut pas laisser notre expédition sans pharmacie et donc sans protection pendant trois semaines, pour affronter les dangers de la jungle amazonienne. La discussion s'anime, des collègues de notre fonctionnaire zélé viennent lui prêter main forte. Nous sommes dans une impasse, nous ne nous voyons pas abandonner là nos antibiotiques, aspirines et autres

désinfectants, inquiets pour notre fragile santé d'occidentaux habitués au confort de la pharmacopée moderne. Là où nous allons, nous savons que des secours mettraient plusieurs jours pour nous rapatrier sur l'hôpital le plus proche. Il nous faut au moins emporter de quoi assurer les premiers soins.

« Não ! todos os medicamentos, aqui ! » *Tous les médicaments restent ici !* Les deux énormes mains du cerbère referment notre valise et font claquer les serrures. Un douanier filiforme s'approche de notre groupe. Devant lui ses collègues s'écartent respectueusement pour lui laisser le passage.

« You need a prescription... from a doctor. » Dit-il dans un anglais chantant. Une ordonnance ? Sauvé ! On appelle Marseille notre directeur de production Gérard Lemoine. Avec six heures de décalage horaire il est 21 heures en France, il devrait pouvoir retrouver et nous faxer cette fichue ordonnance qui aurait du se trouver dans notre valise pharmacie. En quelques heures l'affaire est réglée et nous pénétrons enfin sur le territoire brésilien. Nous avons juste le temps d'attraper notre correspondance. Direction Manaus, la grande ville mythique isolée au cœur de la jungle brésilienne.

Premier contact avec le paysage amazonien. Vu du ciel c'est une immensité sombre et monotone, aucune aspérité, aucun pic ne vient rompre la platitude infinie. Des éclats de soleil scintillent le long des cours d'eau qui sillonnent la forêt. Ces rivières prennent naissance dans les hautes montagnes de la Cordillère des Andes qui borde la côte continentale de l'océan pacifique. Après en avoir dévalé les versants, elles s'écoulent en pente douce, traversent la quasi-totalité du continent avant de rejoindre la mer. Océan vert, ce nom décrit fort bien l'Amazonie, une plaine démesurée qui offre depuis le pied des montagnes jusqu'à l'Océan Atlantique un dénivelé d'à peine deux cent mètres sur une distance de trois milles kilomètres, autant dire presque rien.

Manaus, la ville s'étend paresseusement le long du Rio Negro qui est ici d'une largeur phénoménale. Quelques kilomètres plus loin le Rio Negro mêle ses eaux à celles du fleuve Amazone. Nous dînons dans l'un de ces nombreux et immenses restaurants dont les terrasses dominant le rio couleur de terre. Sur la rive d'en face c'est déjà la forêt. Manaus est une oasis urbaine cernée par la jungle.